

De la tour de Babel au village planétaire

Il a fallu qu'une panne plonge brusquement le territoire du Québec dans l'obscurité, il y a quelques années, pour que les Québécois réalisent à quel point ils étaient tributaires de l'électricité. Plus récemment, la crise du pétrole a suscité une semblable prise de conscience dans le monde occidental. Mais a-t-on déjà songé que si l'on effaçait de l'histoire du monde toute activité de traduction, l'humanité se retrouverait à l'âge des cavernes?

C'est en effet grâce aux traducteurs et aux interprètes qu'au cours des siècles ont pu être communiquées – de peuple à peuple et de civilisation à civilisation – des religions, des philosophies, des littératures, des découvertes scientifiques, bref, l'héritage cumulatif des connaissances humaines.

Rappelons quelques faits. La propagation des religions n'a été possible que par le truchement de la traduction. Si l'on prend l'exemple du christianisme, son expansion est jalonnée par de nouvelles versions de la Bible : hébraïque, grecque, latine, puis en langues européennes, africaines, asiatiques... Aucune oeuvre au monde n'a été autant traduite et retraduite (elle existe actuellement en plus de 1 500 langues et dialectes), et cette activité de traduction se poursuit de nos jours, occupant quelque 3 000 traducteurs professionnels.

Les profondes transformations qui ont marqué la société française à la fin du XVIII^e siècle, et se sont bientôt répercutées dans toute l'Europe, trouvent leur origine dans la diffusion des «idées nouvelles», inspirées en grande partie par les philosophes et économistes anglais. Or, c'est par la traduction que le siècle des Lumières a découvert le monde anglo-saxon. Peut-être est-il significatif aussi que les écrits de Karl Marx figurent au second rang (après la Bible) des oeuvres les plus traduites dans le monde.

«La traduction a, en règle générale, précédé la création littéraire autonome, elle a été la grande accoucheuse des littératures.» Cette constatation s'applique aussi bien à la Rome antique qu'à l'Angleterre de Chaucer ou à la France de la Renaissance. Dans la plupart des pays, en effet, c'est en traduisant ou en imitant que les écrivains ont d'abord exercé leur plume avant d'enrichir leur littérature nationale par des oeuvres de leur cru. Et c'est ensuite grâce à la traduction que les oeuvres originales ont vu s'étendre, dans le temps et dans l'espace, leur aire de diffusion : sans les traducteurs, nous ne connaîtrions ni Homère ni

DE LA TOUR DE BABEL AU VILLAGE PLANÉTAIRE

Ibsen. Le pourcentage des oeuvres traduites par rapport à la création d'oeuvres originales est encore appréciable à notre époque : pour l'ensemble des pays membres de l'UNESCO, il s'établit à 39 % (22,5 % pour le Canada).

En même temps, la traduction a contribué à l'enrichissement des langues, apport que l'on sous-estime généralement. Il est reconnu, par exemple, que la traduction de la Bible par Luther constitue un fait marquant dans la formation de la langue allemande, et il a été prouvé que les traducteurs occupent une place de choix parmi les artisans du français classique.

Le rôle de la traduction dans le domaine technique et scientifique est sans doute plus évident. Depuis les mathématiciens grecs jusqu'aux savants atomistes, toutes les découvertes et inventions sont devenues le bien commun de l'humanité grâce aux «médiateurs» que sont les traducteurs et les interprètes. Peut-on imaginer, de nos jours, une conférence internationale sans interprétation, un Marché commun sans traduction? Si les progrès de la science et de la technique, notamment dans le secteur des transports et des télécommunications, ont rendu possible l'avènement du «village planétaire», ces progrès eux-mêmes ont été conditionnés, ou du moins accélérés, par la suppression de la barrière des langues.

Et c'est ainsi que «le monde moderne apparaît comme une immense machine à traduire». Selon les recensements de l'UNESCO, quelque cent cinquante ouvrages traduits sont publiés chaque jour dans le monde. Cette somme, déjà considérable, n'est pourtant qu'une fraction des textes de tout genre qui, quotidiennement, passent (**traduire = faire passer**) d'une langue dans une autre. La diversité des domaines apparaît dans la classification des genres de traduction : religieuse, littéraire et poétique, théâtrale, lyrique et radiophonique, cinématographique (doublage et sous-titrage), journalistique, commerciale, technique et scientifique, juridique, diplomatique et administrative... sans parler de l'interprétation de conférences.

On pourrait évidemment tenter une évaluation quantitative de cette activité à l'échelle internationale – totaliser des millions ou des milliards de mots, recenser des dizaines de milliers de traducteurs, chiffrer l'apport économique de la traduction, établir le pourcentage affecté à ce poste dans le budget des grands organismes ou des États. Serait-ce bien utile?

DE LA TOUR DE BABEL AU VILLAGE PLANÉTAIRE

Ne vaut-il pas mieux considérer l'autre plateau de la balance, c'est-à-dire ce que l'humanité doit à la traduction? Comme le rappelait un historien québécois, «les traducteurs ont la responsabilité d'aider les hommes à mettre en commun leurs connaissances, leurs expériences, leurs découvertes, leurs espérances, leurs épreuves, leurs définitions d'eux-mêmes et du monde». Est-ce que cet apport peut être comptabilisé?

On peut certes regretter la confusion des langues, symbolisée par la tour de Babel, ou même souhaiter l'apparition d'une nouvelle **lingua franca** qui redonnerait aux hommes un langage commun. Mais à l'heure où se manifestent les particularismes régionaux, où les collectivités linguistiques affirment leur droit à communiquer dans leur langue, n'est-ce pas utopique? Pensons au Marché commun qui compte autant de langues officielles que d'États membres. Et puisqu'il en est ainsi, autant se réjouir de pouvoir lire dans **notre** langue ce que d'autres ont écrit ou dit dans **leur** langue.

Le besoin de communiquer étant né avec les débuts de l'humanité, il s'ensuit que l'activité traduisante est une des plus anciennes au monde. Elle a connu un premier âge d'or à l'époque de la Renaissance, grâce à l'invention de l'imprimerie et à l'émergence des langues vernaculaires. Au moment où l'électronique provoque une révolution comparable, s'il faut en croire McLuhan, au moment aussi où le perfectionnement des moyens de communication permet d'effacer les distances, il ne faut donc pas s'étonner que la traduction connaisse un développement sans précédent, au point de constituer «une dimension fondamentale de notre temps».

Les grands pays traducteurs¹

Union soviétique	6 901
Allemagne fédérale	6 336
Espagne	4 902
France	2 986
Pays-Bas	2 705
Japon	2 596
Italie	1 932
Danemark	1 686
États-Unis	1 631
Grande-Bretagne	1 529
(Canada	292)

¹ Selon le nombre d'ouvrages publiés en traduction. Source : UNESCO, 1980.

Source : *Le Devoir*, publi-reportage «La révolution langagière», 24 septembre 1981, p. I.